

Le joual : deux poids deux mesures

MASOUMEH RASHIDI et LUZ STELLA SEGURA MORA



PHOTO : Google Images

Le joual est le nom donné au français québécois parlé par une partie de la population du Québec. Il était normalement associé à la classe ouvrière, raison pour laquelle il est traité plus précisément comme un dialecte social ou un sociolecte. Le mot « joual » dérive de la manière singulière dont ses locuteurs prononçaient le mot cheval [jwal] en français du XVII^e siècle. Aujourd'hui, le joual est l'une des formes orales du français québécois : un mélange de français archaïque, de français populaire et de nombreux anglicismes qui s'explique par la proximité de la population francophone et anglophone à Montréal. Cette forme langagière est très éloignée du français de France, du « véritable français », comme le soulignait le penseur québécois Raoul Rinfret. En d'autres termes, le joual s'éloigne de la norme.

Au cours des années 1960, le joual est devenu le centre d'un débat opposant les défenseurs du bon français et les défenseurs de cette langue populaire, ce qui montre qu'il existe deux points de vue différents sur ce sujet très sensible pour le peuple québécois. D'une

part, le joual est condamné au nom du purisme. Par exemple, le Frère mariste Jean-Paul Desbiens, l'un de ses grands contradicteurs, est l'auteur de l'essai *Les Insolences du Frère Untel* où il critique sévèrement ce dialecte social. Il regrette le faible niveau de langue écrite et parlée au Québec. Pour le « Frère Untel », son pseudonyme, le joual est une décomposition de la langue française. Parmi les autres contradicteurs du joual, on peut citer le journaliste et éditeur en chef du journal *Le Devoir*, André Laurendeau, qui, en 1957, associait le joual à un bas niveau de langue populaire. De son côté, l'artiste Georges Dor affirmait que « rien ne justifie l'usage du joual ». Pour sa part, l'écrivain Jean Marcel confirmait la nécessité d'un nouvel alignement avec le français universel, celui de la France.

En 1973, *La Presse* publiait l'éditorial suivant sur le joual: « Si l'on entend par là un mélange d'anglais et de français largement farci de jurons ou d'expressions ordurières... on ne peut hésiter un instant. Il faut l'empêcher de triompher, car il s'agit alors d'un jargon

pour initiés, d'un dialecte tribal quelconque qui ne saurait prétendre véhiculer une réelle culture. C'est un langage plus près de l'animal que de l'homme ».

D'autre part, le joual est loué au nom de l'identité nationale ou du séparatisme culturel et politique de cette époque-là. Dans le domaine des arts et de la culture, plusieurs artistes québécois tels que des écrivains, des compositeurs-interprètes, des humoristes, des cinéastes, entre autres, ont manifesté une grande reconnaissance à cette variation du français. C'est le cas de Michel Tremblay, auteur de la célèbre pièce de théâtre *Les Belles-Sœurs*, qui affirme qu'« on n'a plus besoin de défendre le joual, il se défend tout seul. [...] Quelqu'un qui a honte du joual, c'est quelqu'un qui a honte de ses origines, de sa race, qui a honte d'être Québécois ».

De plus, certains sont également cités comme de fervents défenseurs de ce sociolecte, comme l'humoriste Yvon Deschamps avec ses monologues sur l'humour social; le linguiste et historien Léandre Bergeron avec son ouvrage *Dictionnaire de la langue québécoise*; le compositeur Robert Charlebois avec ses chansons pleines d'anglicismes, pour ne nommer que ceux-là.

Encore aujourd'hui, le débat sur ce qui est correct et ce qui n'est pas correct en matière de la langue française au Québec se poursuit. En effet, l'omniprésence de l'anglais dans la province francophone demeure malgré l'adoption de la loi 101. Est-il donc valable d'affirmer que le joual est toujours aussi représentatif de la culture québécoise?